

Michel Foucault : Freud, la psychanalyse et la question du pouvoir

Hervé COUCHOT

Un visiteur ambigu : la place de Freud dans l'oeuvre de Foucault

La rareté et la brièveté des textes consacrés par Foucault à Freud et à la psychanalyse en général¹⁾ est bien connue. Hormis quelques références éparses dans les premiers écrits — *Maladie mentale et personnalité* (1954) et l'Introduction à Binswanger (1954) — quelques remarques souvent allusives dispersées ça et là dans *Histoire de la folie* (1961), *Naissance de la clinique* (1963) et *les Mots et les Choses* (1966), un article sur les techniques interprétatives associant Freud à Nietzsche et à Marx²⁾ et un ultime coup de chapeau dans *La volonté de savoir* (1976), tout se passe comme si ce penseur ni vraiment présent, ni vraiment absent dans l'oeuvre de Foucault, occupait une position de retrait. Et cela malgré le partage d'intérêts aussi massifs que ceux de la maladie mentale, de l'interprétation des rêves ou de la sexualité. Comme si sa présence était finalement trop proche pour être pleinement visible. La récente publication des cours au collège de France confirme cette extrême parcimonie dans la référence à Freud et à la psychanalyse, la plupart du temps relégués en notes³⁾.



Un lecteur des *Mots et les choses* pourrait rapprocher cette présence en pointillés, ni dehors-ni dedans, de celle, également boiteuse, de l'étrange visiteur à barbiche des *Ménines* dont la silhouette se découpe au fond du tableau, dans l'à-plat d'un rectangle de lumière, tout près du miroir, « au seuil de l'aire représentée ». Va-t-il entrer ou revenir dans la pièce principale ou est-il déjà en train de la quitter ? Va-t-il écarter le rideau qu'il retient dans sa main d'un geste suspendu ou au contraire le tirer définitivement sur la scène et les spectateurs invisibles qu'il contemple ?

« Un pied sur la marche et le corps entièrement de profil, le visiteur ambigu entre et sort à la fois, dans un balancement immobile. »⁴⁾

Cette relative discrétion ne s'explique évidemment ni par la méconnaissance des écrits de Freud ni par l'indifférence de Foucault pour un penseur et une oeuvre admirés, dont il a constamment salué le caractère

pionnier et le génie en même temps que « l'impureté de ses concepts »⁵⁾ : « Il conserva toujours le plus grand respect pour l'œuvre de Freud, qu'il connaissait à merveille »⁶⁾ dira de lui son condisciple et ami et de la rue d'Ulm, Maurice Pinguet, nuancant quelque peu les propos de Maurice Blanchot : « Foucault, la psychanalyse n(e l)'a jamais passionné. »⁷⁾.

On peut certes expliquer partiellement cette réserve en tenant compte des limites de l'archive étudiée des découpages chronologiques opérés par la généalogie ou encore des choix éditoriaux du philosophe. Ainsi, si Foucault de son propre aveu parle peu de la théorie psychanalytique dans *Maladie mentale et psychologie*, c'est qu'elle doit être exposée de façon plus approfondie dans un ouvrage de la même collection⁸⁾. De même et si l'on excepte le premier volume de son *Histoire de la sexualité*, dans lequel Foucault rend un hommage appuyé à Freud et à la psychanalyse, il n'est pas surprenant qu'il les passe sous silence dans les deux volumes suivants dès lors que sa « généalogie de l'homme de désir » traite exclusivement de l'antiquité grecque et latine⁹⁾.

Malgré tout, ces apparitions intermittentes et équivoques de la psychanalyse et de son inventeur semblent davantage obéir à la logique d'une aporie essentielle propre aux conceptions foucauldienne de la psychanalyse et dont Jacques Derrida est le premier à avoir décrit le « double bind » :

« Foucault veut et ne veut pas situer Freud en un lieu historiquement stabilisable, identifiable et offert à une appréhension univoque. L'interprétation ou la topographie qu'il nous propose du mouvement freudien est toujours inquiète, divisée, mobile, certains diraient ambiguë, d'autres ambivalente, embarrassée ou contradictoire. Il veut tantôt créditer, tantôt discréditer Freud, à moins qu'il ne fasse en vérité l'un et l'autre indiscernablement et à la fois. »¹⁰⁾

Ce mouvement de pendule, nettement perceptible dès les premiers textes et qui culmine dans *Histoire de la folie*¹¹⁾, porte en premier lieu sur la question du sens et du langage. Plus particulièrement, sur la capacité de la psychanalyse à rendre compte des principales manifestations « normales » ou « pathologiques »¹²⁾ qu'elle interprète. Le problème est du même coup de comprendre en quoi elle appartient encore à la psychologie de son temps et en quoi elle s'en dépend. Dehors ou dedans ou peut-être ni dehors, ni dedans ? Telle est bien pour Foucault l'énigme du positionnement en porte à faux de la psychanalyse et de Freud — cet étrange médecin-philosophe qui n'est en même temps ni l'un ni l'autre¹³⁾ — dans les dispositifs de savoirs et de pouvoirs de leur temps.

Sens et non sens : la psychanalyse freudienne à l'épreuve de l'expression

Jusqu'à *Histoire de la folie* et avant la grande explication avec l'expérience classique de la folie l'œuvre de Freud est la plus souvent convoquée dans le cadre d'une réflexion sur le sens et l'expression. Les principaux reproches que Foucault adresse à l'inventeur de la psychanalyse dans ses premiers écrits¹⁴⁾ portent essentiellement sur les limites de sa conception du langage et de l'imaginaire. Ces lacunes, tout autant perceptibles dans l'étude des symptômes de la maladie mentale que dans l'interprétation des rêves, s'expliquent selon Foucault par la présence résiduelle d'une compréhension substantialiste et dualiste du psychisme humain dans la relation à ses manifestations. Ainsi, si la psychanalyse freudienne n'a pu

reconnaître pleinement le rêve dans sa réalité de langage, privilégiant son statut de parole¹⁵⁾ et si son élaboration de la notion de symbole est insuffisante, c'est parce qu'elle postule une séparation ontologique entre le sens des désirs inconscients et les images à travers lesquelles ils s'expriment. Tout se passe comme si l'image et le symbole n'étaient tout au plus que la surface d'inscription translucide de significations antérieurement constituées par le psychisme et indépendantes de la consistance du langage qui les rend visibles¹⁶⁾. Sont donc occultés par la psychanalyse freudienne le fait même de la symbolisation et ses lois propres tout autant que la « dimension proprement originaire de l'expression significative » :

« Pour avoir méconnu cette structure de langage qu'enveloppe nécessairement l'expérience onirique, comme tout fait d'expression, la psychanalyse freudienne du rêve n'est jamais saisie compréhensive du sens. »¹⁷⁾

Observons ici que ces critiques, en dépit des différences d'approches à partir desquelles elles sont formulées, ne sont pas sans rappeler celles que Gilles Deleuze et Félix Guattari adressent à la psychanalyse freudienne, stigmatisant en particulier l'indigence de son symbolisme et l'aspect réducteur de son interprétation des récits de rêves. Cette limite chez Freud de la pensée du langage et de l'expression — qui souligne par contraste l'apport des travaux de Binswanger — atteste du même coup sa filiation théorique avec la pathologie générale de son temps. On retrouve en effet ce dualisme problématique, qui fait manquer à la psychanalyse jusqu'à la réalité du symbole, dans le discours symptomologique sur la maladie mentale qui lui est contemporain. Ce discours présuppose également un parallélisme et une sorte de césure ontologique entre la réalité substantielle de la maladie et celle de ses symptômes :

« On postule d'abord que la maladie est une essence, une entité spécifique repérable par ses symptômes qui la manifestent, mais antérieure à eux et dans une certaine mesure indépendante d'eux. »¹⁸⁾

Dans les deux cas de figure, et qu'il s'agisse de symptômes ou de symboles, la relation entre le sens et le signe est, comme dans un code, purement contingente. Le sens comme matière première est pour ainsi dire toujours déjà formé avant même de s'exprimer. Pourtant, constamment attentive au paradoxe permanent de l'œuvre freudienne, la lecture de Foucault n'est sur aucun point unilatérale. Foucault reconnaît ainsi à Freud (comme à Husserl et à Saussure, comme à Nietzsche, tantôt associés et tantôt dissociés) le mérite d'avoir redécouvert le problème du sens et du signe — « aucune forme de psychologie n'a donné plus d'importance à la signification » affirme-t-il¹⁹⁾ — et d'avoir en particulier mis l'index sur certaines de leurs dimensions inouïes des psychologues de son temps. Ce primat accordé à la signification et à l'ordre des signes place une nouvelle fois l'œuvre freudienne, aussi contemporaine qu'anachronique, dans une position de Janus :

« C'est à dire que l'on peut se demander si ce retour du grand problème du signe et du sens, et de l'ordre des signes, constituent une sorte de superposition dans notre culture de ce qui avait constitué l'âge classique et la modernité, ou bien s'il s'agit de marques annonciatrices que l'homme va

disparaître, puisque jusqu'à présent l'ordre de l'homme et celui des signes avaient été dans notre culture incompatibles l'un avec l'autre. »²⁰⁾

Ainsi, selon Foucault, l'œuvre de Freud n'a pas seulement opéré un véritable renversement copernicien en faisant entrer le rêve, ce « non-sens de la conscience », dans le champ des significations humaines²¹⁾. Le « génie » de Freud lui a permis d'entrevoir certaines des dimensions essentielles au sens du rêve, en particulier le compromis qu'il tente de réaliser entre des aspirations contradictoires :

« Il a bien senti que le sens du rêve n'était pas à chercher au niveau du contenu des images ; mieux qu'aucun autre il a compris que la fantasmagorie du rêve cachait plus encore qu'il ne montrait et qu'il n'était qu'un compromis tout habité de contradictions. »²²⁾

Freud n'a certes pas complètement élucidé le sens de ces contradictions ni découvert les *a priori* historiques qui les rendent possibles, mais au moins a-t-il pressenti à quel point elles étaient inséparables de la forme expressive du rêve et en quoi le conflit dont elles étaient porteuses attestait, dans le psychisme, la présence du négatif.²³⁾ De même son œuvre a-t-elle contribué, dans le droit fil de la généalogie nietzschéenne, à dépasser les grandes oppositions binaires entre le sens et le non-sens, le normal et le pathologique, l'organique et l'inorganique, le positif et le négatif. Elle a enfin mis en évidence le fait qu'il peut y avoir du langage en dehors du langage²⁴⁾ et de son articulation verbale, en particulier dans des formes d'expression matérielles qui passent à travers les corps :

« s'il a été plus loin que Janet et Jaspers, c'est qu'il a conféré un statut objectif à la signification ; il a recherché à la ressaisir au niveau des symboles expressifs, dans le « matériau lui-même de l'expression ». »²⁵⁾

Ce primat accordé à la matérialité du langage dans toutes ses formes n'est évidemment pas sans faire penser au souci foucauldien d'interroger la consistance propre aux choses dites et à l'« inconscient positif »²⁶⁾ des discours dans leurs sédimentations respectives.

On retrouve enfin l'économie paradoxale de ce dévoilement, qui cache autant qu'il montre, dans la relation de la psychanalyse aux modèles évolutionnistes et à l'histoire. La perception de la maladie mentale comme processus régressif (qui rapproche le malade de l'enfant ou du primitif) semble faire que le discours freudien baigne dans les psychologies génétiques de son temps comme un poisson dans l'eau :

« Tout un côté de l'œuvre de Freud est le commentaire des formes évolutives de la névrose. L'histoire de la libido, de son développement, de ses fixations successives est comme le recueil de virtualités pathologiques de l'individu : chaque type de névrose est retour à un stade d'évolution libidinale. Et la psychanalyse a cru pouvoir écrire une psychologie de l'enfant, en faisant une pathologie de l'adulte. »²⁷⁾

Rien d'étonnant par conséquent à ce que l'enquête psychologique sur les causes supposées de la maladie mentale ait suscité un intérêt du psychanalyste pour certaines formations verbales telles qu'on peut les observer dans les langues anciennes. Ainsi Freud a-t-il tenté d'établir une comparaison entre l'insensibilité

à la contradiction qui caractérise le rêve et celle que l'on trouve dans la sémantique des langues primitives en s'appuyant sur les travaux du philologue allemand Karl Abel²⁸⁾. Pourtant et par un autre coup de génie, toute l'œuvre de Freud résiste à cet atavisme évolutionniste et au souci des origines dès lors qu'elle met en évidence la dimension proprement historique du psychisme humain comme fuite intentionnelle hors du présent plutôt que comme répétition interminable d'un passé traumatique. Ce motif d'une histoire du présent qui apparaît pour la première fois dans les écrits de Foucault — et dont on sait l'importance qu'il va prendre par la suite dans ses conceptions de la généalogie et de la philosophie — constitue sans aucun doute une autre composante essentielle de sa dette philosophique vis à vis de Freud, même si elle apparaît dans ce contexte plus visiblement rattachée aux conduites de fuite de l'individu²⁹⁾. Et même s'il est possible, comme l'a fait Foucault lui-même, de remonter en amont du geste freudien pour dater autrement le lieu de naissance de l'ontologie de l'actualité et de la modernité philosophique, en se référant cette fois à Kant et à son opuscule « Qu'est-ce que les lumières ? »³⁰⁾.

Il n'en reste pas moins que par son diagnostic de l'actuel et son souci d'une histoire du présent — comme par son attention à la matérialité des signes — Freud demeure encore, quoique ambigu, le contemporain capital de Michel Foucault.

Pour en finir avec ces années et ces travaux précédant l'*Histoire de la folie*, dans lesquels la référence à Freud est la plus présente, il faut aussi relever l'importance accordée par Foucault, dans l'interprétation des rêves, à la redécouverte freudienne de la négativité de l'homme et de son caractère premier. Dans ce « retour aux enfers » qui découvre la mort et la finitude comme vérités ultimes de certains rêves et de leur itération — et qui a fait « vaciller, un instant, la psychanalyse freudienne »³¹⁾ — il y a beaucoup plus selon Foucault que l'intuition par Freud des limites de son interprétation dynamique de la pulsion et de la *libido*. Il renoue peut-être aussi, à son insu, avec l'ancienne expérience tragique et pré-classique de la déraison qui n'a cessé de hanter la culture occidentale depuis la fin du Moyen âge et dans laquelle la folie était perçue comme le chaos prochain d'un monde tout entier assiégé par les puissances de la mort — et le rêve, comme la révélation de la réalité dans son délire de destruction pure.

Pourtant, et comme chaque fois qu'il a pressenti et entrevu, aux portes des enfers, l'étrangeté menaçante de cette négativité et de son « infracassable noyau de nuit », Freud a tout aussitôt rejeté sur elle le voile rassurant de la clinique et du savoir positif. Il reste prudemment sur le seuil sans franchir l'Achéron, comme dans les *Ménines* de Velazquez, notre énigmatique visiteur barbu dont on ne peut savoir s'il écarte ou s'il tire le rideau sur la scène qu'il contemple. Peut-être l'un et l'autre et ni l'un ni l'autre à la fois par ce geste paradoxal qui force à penser et dont Heidegger nous a appris qu'il sied à tout dévoilement authentique³²⁾ :

« Ce sens originaire, c'est encore un des paradoxes et une des richesses de Freud de l'avoir perçu mieux que tout autre, tout en contribuant plus que personne à le recouvrir et à le cacher. *Superos si flectere nequeo, Acheronta movebo...* »³³⁾

Freud et la psychanalyse dans *Histoire de la folie* et au delà

De tous les livres de Michel Foucault, *Histoire de la folie* est sans nul doute celui où la grande explication avec Freud et la psychanalyse est à la fois la plus aboutie et la plus fuyante. Tout se passe comme si les scènes inaugurales qui scandent cette monumentale fiction généalogique de leurs coupures franches perdaient peu à peu de leur tranchant sous l'effet d'une écriture flamboyante, souvent saturée de métaphores, et d'une analyse plus nuancée qui donnent parfois le sentiment de compenser après coup la force de frayage de ses constats et la radicalité de ses découpages archéologiques ; de réintroduire par petites touches de la porosité et du jeu dans des cloisonnements trop étanches. Au positionnement ambigu de l'œuvre freudienne, pointé par Foucault dans ses premiers travaux, viennent dès lors se surajouter de multiples effets d'enchevêtrement perturbant l'exposition platement discursive de ses thèses et de ses concepts aux contours parfois incertains (en particulier celui de « déraison »³⁴⁾). La place respective de la psychanalyse et de l'œuvre freudienne dans le projet d'une histoire de la folie n'en sont dès lors que plus difficiles à cerner même si l'on peut déceler quelques constantes.

L'œuvre freudienne est de fait convoquée par Foucault à trois moments-clé de son enquête :

La première fois dès le premier chapitre du livre 1 (« Stultifera navis »), au moment où Foucault évoque les résurgences contemporaines de l'ancienne structure tragique de la folie, cette « grande folie solaire du monde » où s'affrontent la vie et la mort et qui n'a cessé de veiller derrière les approches morales ou médicalisées de la maladie mentale qui lui ont succédé. On retrouve dans cette première mention le motif d'une intuition de la négativité humaine et du foyer tragique de l'existence susceptible d'inscrire pour partie l'œuvre de Freud dans la lignée « satanique » de celles des grands « penseurs-fous » tels que Nietzsche, Hölderlin, Van Gogh ou Artaud :

« C'est elle (cette conscience tragique) qu'ont réveillée les dernières paroles de Nietzsche, les dernières visions de Van Gogh. C'est elle sans doute qu'au point le plus extrême de son cheminement Freud a commencé à pressentir : ce sont ses grands déchirements qu'il a voulu symboliser par la lutte mythologique de la libido et de l'instinct de mort. »³⁵⁾

Souignons ici la prudence et les nuances du constat (« sans doute », « au point le plus extrême », « a commencé à pressentir ») qui préservent le caractère incertain et inassignable de la découverte freudienne et l'évolution apportée par rapport à *Maladie mentale et psychologie* et à la préface à Binswanger puisque le conflit des pulsions de vie et de mort ne renvoie plus, comme dans ces textes, aux contradictions des rapports sociaux et aux événements tragiques contemporains de l'œuvre de Freud mais au retour masqué d'une perception tragique de la déraison, jamais complètement recouverte par la conscience positiviste et qui semble imperméable au temps de l'évolution et du progrès. De fait, on a le sentiment que le principe de répétition cher au Freud des *Essais de psychanalyse*, ne fournit pas seulement à Foucault un objet de méditation sur les réminiscences de cette « folie » tragique, dans la culture occidentale la plus récente, mais une sorte de paradigme archéologique de son inertie et de ses modalités de résurgence. Même si elle ne revient jamais complètement à l'identique, elle semble en effet obéir, dans sa veille interminable, à la loi du contretemps et de l'anachronisme et n'être en rien effacée ni altérée par les évolutions ultérieures de la

conscience critique de la folie ni par ses approches médicalisées. On le sait, les notions d' « après coup » et d' « impression différée » liées par exemple à d'anciens traumatismes, jouent un rôle essentiel dans la pensée de Freud et dans sa compréhension de l'histoire du psychisme individuel et collectif. Or, pour Foucault, la psychanalyse et l'œuvre de Freud en particulier sont toutes entières traversées par le pressentiment de cette double temporalité qui empêche toute coïncidence entre ce « contretemps du monde » qu'est l'expérience tragique de la déraison et le temps propre à la folie et à sa connaissance soumis aux schémas de l'évolution de la nature et de l'histoire :

« Dans l'évolutionnisme du XIX^{ème} siècle, la folie est bien retour, mais le long d'un *chemin* chronologique ; elle n'est pas *déroute* absolue du temps. Il s'agit d'un temps rebroussé, non d'une répétition au sens rigoureux. La psychanalyse elle, qui a essayé de réaffronter folie et déraison, s'est trouvée placée en face de ce problème du temps ; fixation, instinct de mort, inconscient collectif, archétype cernent avec plus ou moins de bonheur cette hétérogénéité de deux structures temporelles : celle qui est propre à l'expérience de la Dérison et au savoir qui l'enveloppe ; celle qui est propre à la connaissance de la folie, et à la science qu'elle autorise. »³⁶⁾

C'est aussi et peut-être surtout par cette coupe sagittale pratiquée dans le temps de la folie que la psychanalyse se démarque de la psychologie et de la psychiatrie — bien qu'elle provienne d'un même sous-sol archéologique et d'un même dispositif de savoirs-pouvoirs — et qu'elle peut même être considérée comme une anti-psychologie. C'est en tous les cas à partir de cette dissociation structurale et de cette résistance de la psychanalyse à la confiscation purement morale et médicalisée de la folie, que la possibilité d'un dialogue avec la déraison et son langage est renouée :

« C'est pourquoi il faut être juste avec Freud. Entre les 5 *Psychanalyses* et la soigneuse enquête sur les *Médications psychologiques*, il y a plus que l'épaisseur d'une découverte ; il y a la violence souveraine d'un retour (...) Freud reprenait la folie au niveau de son langage et reconstituait un des éléments essentiels d'une expérience réduite au silence par le positivisme ; il n'ajoutait pas à la liste des traitements psychologiques de la folie une addition majeure ; il restituait, dans la pensée médicale la possibilité d'un dialogue avec la déraison (...) Ce n'est point de psychologie qu'il s'agit dans la psychanalyse : mais précisément d'une expérience de la déraison que la psychologie dans le monde moderne a eu pour sens de masquer. »³⁷⁾

De la même façon, en dépassant par sa compréhension des névroses et du conflit des pulsions l'opposition de l'organique et de l'inorganique, comme celle de l' « âme » et du corps — ainsi les névroses de guerre ne s'expliquent-elles par aucune lésion organique mais n'en obéissent pas moins à la dynamique d'un principe de répétition présent dans tous les organismes vivants³⁸⁾ — la psychanalyse freudienne court-circuite l'une des grandes oppositions majeures à partir de laquelle la psychologie et son approche de la folie comme maladie ont pu se constituer : celle des thérapeutiques physiques et des médications psychologiques³⁹⁾.

Dans une telle perspective, comment Foucault peut-il clore sa magistrale explication avec Freud et la psychanalyse en les opposant, cette fois, à l'œuvre des grands écrivains-fous — Hölderlin, Nerval,

Nietzsche, Artaud — auxquels il les avait un temps associés et en les réinscrivant dans la pratique psychiatrique de leur temps, celle des Pinel, Tuke et autres Charcot⁴⁰? C'est que Freud ne s'est pas contenté de rompre avec le silence qui avait été imposé à la déraison à l'issue du double coup de force perpétré par l'internement à l'âge classique et, à la fin du 18^{ème} siècle, par la fausse délivrance des aliénés dans la structure asilaire. Il ne s'est pas non plus attelé à la seule démythification de la fonction d'orthopédie morale et normative du couple médecin-malade en le plaçant au centre de son discours et de sa pratique d'analyste. Il a en même temps conféré au personnage-clé de l'Asile, celui du Juge-médecin, une *aura* et des pouvoirs qu'aucun autre de ses contemporains n'avaient su auparavant lui donner : pouvoirs thaumaturgiques tout puissants d'un médecin à la *Knock*⁴¹, mi divin mi satanique, auquel le malade aliène sa parole et ses aveux entachés de faute et de culpabilité :

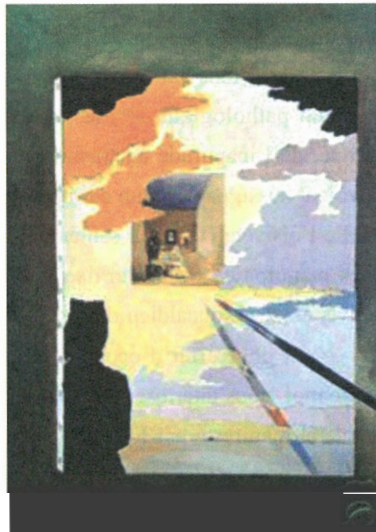
« Vers le médecin, Freud a fait glisser toutes les structures que Pinel et Tuke avaient aménagées dans l'internement. Il a bien délivré le malade de cette existence asilaire dans laquelle l'avaient aliéné ses « libérateurs » ; mais il ne l'a pas délivré de ce qu'il y avait d'essentiel dans cette existence ; il en a regroupé les pouvoirs, les a tendus au maximum, en les nouant entre les mains du médecin ; il a créé la situation psychanalytique où, par un court-circuit génial, l'aliénation devient désaliénante parce que, dans le médecin, elle devient sujet. »⁴²

Mais cette ultime sentence qui semble resituer la psychanalyse dans le droit fil du pouvoir psychiatrique de son temps, du côté de l'occultation de la déraison et de son langage, et disloquer du même coup définitivement le couple Freud / Nietzsche, ne reste pas sans appel ni sans suite⁴³. Deux ans avant la parution des *Mots et les choses*, qui s'ouvre comme on le sait par la brillante analyse d'un tableau de Velazquez — « Les suivantes » — dans une conférence consacrée aux techniques d'interprétation chez Marx, Nietzsche et Freud, Foucault nous fournit une clé inédite qui, à défaut de résoudre complètement la contradiction dynamique qui parcourt toute l'*Histoire de la folie*, permet peut-être d'aborder autrement le problème de la relation de Freud à une certaine figure de la déraison et, à travers elle, son positionnement ambigu vis à vis de l'expérience classique de la folie. Foucault y aborde à propos de ces deux penseurs l'expérience dangereuse et vertigineuse d'une auto-interprétation spéculaire dont le caractère infini et l'inachèvement pourraient bien coïncider pour l'auteur de la *Traumdeutung* — comme pour celui de *Ecce homo* (dont l'autre titre, envisagé par Nietzsche, était justement « Le miroir »⁴⁴) — avec une expérience périlleuse de la folie et de la vérité. Jeux de miroirs et mises en abîme baroques mais aussi très contemporains dans lesquels le langage se prend lui-même comme objet d'une interprétation infinie et où l'identité de celui qui parle se dédouble puis se retire peu à peu au risque de l'effondrement :

« Expérience contre laquelle Nietzsche s'est débattu et par laquelle il a été fasciné ; expérience contre laquelle Freud lui même toute sa vie, a lutté, non sans angoisse. Cette expérience de la folie serait la sanction d'un mouvement de l'interprétation, qui s'approche à l'infini de son centre, et qui s'effondre, calcinée. »⁴⁵

Or, c'est peut-être cette possibilité fondamentale d'un effondrement dans la folie par un retour spéculaire

et infini du « sujet » pensant sur lui-même — que l'on peut pressentir aussi chez Spinoza dans sa théorie de « l'idée de l'idée » — qui est à l'origine du souci cartésien de limiter le *cogito* à la réflexivité finie d'un « Je pense », quitte à n'obtenir dans ce coup d'arrêt métaphysique qu'une image incomplète et tronquée de ce que c'est que penser et de ce qui pense. Et l'on se rappelle ici les critiques adressées par Nietzsche aux insuffisances du « fameux cogito » et à son cercle vicieux⁴⁶⁾. Dans ce péril, entrevu aussi bien par Descartes que par Nietzsche et Freud, d'une sorte de « stade du miroir » de la pensée et du langage qui n'ouvrirait plus que sur l'infini abyssal de leur propre vide, mieux vaut encore une image incomplète (voire fausse) de la pensée, conjurant le vertige d'un retour sur soi à l'infini, plutôt que pas d'image du tout. En quoi la possibilité angoissante du « philosophe-fou », tout aussitôt refoulée par Descartes, aurait encore partie liée avec une forme extrême et dangereuse de vérité. C'est aussi la leçon de peinture et de pensée qui nous est délivrée, dans un faux miroir, par le reflet du « sujet » apparent (mais en réalité introuvable) des *Ménines*, prenant provisoirement la place d'un centre vide qu'il ne peut complètement réfléchir ni représenter. Et c'est peut-être aussi la raison pour laquelle notre étrange visiteur barbu, presque situé à sa hauteur, dans cette autre profondeur factice et toute de surface qu'est la toile, a préféré faire un pas de côté et rester en retrait, dans l'escalier en colimaçon d'une antichambre, plutôt que d'être happé par son vertige. « L'unique différence entre un fou et moi, c'est que moi je ne suis pas fou », affirmera bien plus tard, mi-sérieux, mi bouffon, un autre grand artiste espagnol⁴⁷⁾ ayant peint plusieurs portraits de Freud ainsi qu'une nouvelle version de son tableau fétiche, les *Ménines* de Velazquez. Le cercle de cette « folie » en peinture serait bouclé⁴⁸⁾ si le rapport du langage à la peinture n'ouvrait, comme le jeu labyrinthique des miroirs, à un rapport infini.



Pouvoirs et contre-pouvoirs de la psychanalyse freudienne dans l'histoire de la sexualité

Quoi qu'il en soit de cette relation ouverte et incisée de Foucault à Freud et de son refus de la clore une fois pour toutes, c'est essentiellement sur les structures de pouvoir qui apparentent la psychanalyse aux discours et aux pratiques psychiatriques de son temps — mais aussi à leurs effets de contre-pouvoirs — que Foucault va par la suite se focaliser dans son projet d'une histoire de la sexualité et d'une généalogie des jeux de pouvoirs en Occident.

Certaines des « naïvetés » de la psychanalyse freudienne et de son discours sur la sexualité s'expliquent, en premier lieu, par le fait qu'elle est elle-même inconsciente du sous-sol archéologique dont elle provient et des structures de pouvoir et de savoir, plus ou moins anciennes, qui la rendent possible. Plusieurs exemples de cet impensé historique sont proposés par Foucault dès *Histoire de la folie*. Ainsi, la relation établie entre certaines formes de délire et les déviations supposées d'une sexualité contrariée, qui provient en droite ligne du monde correctionnaire du 17^{ème} siècle et des nouveaux rapports qu'il a instauré entre l'amour et la déraison :

« À la lumière de son ingénuité, la psychanalyse a bien vu que toute folie s'enracine dans quelque sexualité troublée, mais ceci n'a de sens que dans la mesure où notre culture, par un choix qui caractérise son classicisme, a placé la sexualité sur la ligne de partage de la déraison. »⁴⁹⁾

Il en va de même de l'inaptitude supposée du fou au travail qui constitue l'un des critères essentiels de la folie à l'âge classique⁵⁰⁾ et dont Freud retrouve la vérité historique sans toutefois en identifier la provenance⁵¹⁾. Cette évacuation de l'histoire a évidemment un coût du point de vue de l'analyse et de l'interprétation des symptômes. Ainsi, lorsque dans son interprétation d'archives du 17^{ème} siècle⁵²⁾ relatant un cas de « névrose démonologique », Freud entend exercer après-coup la sagacité de son diagnostic, il rattache l'inhibition et l'inaptitude au travail dont se plaint le peintre, à un complexe de castration et de culpabilité vis à vis de son père (dont les apparitions hallucinatoires du diable seraient le substitut)⁵³⁾. Tout à sa joie d'avoir exhumé un « pur métal pathologique »⁵⁴⁾, le psychanalyste ne peut à aucun moment s'apercevoir que les motifs de l'oisiveté, de l'inaptitude au travail et de l'absence d'autonomie, associés aux visions délirantes du peintre, renvoient aussi, par delà un certain complexe d'Édipe, à une figure de la folie historiquement datée dans laquelle l'oisiveté était non seulement pensée comme la mère de tous les vices mais comme l'une des causes principales de la déraison. L'archéologie freudienne est donc fondamentalement un oubli de l'archive, au sens foucauldien du terme. Sa généalogie familiale et sa sainte trinité oedipienne — père-mère-fils — ont pour effet d'occulter le murmure anonyme des « systèmes hétérogènes qui sous le masque de notre moi, nous interdisent toute identité. »⁵⁵⁾

On comprend mieux dès lors l'intérêt manifesté par Foucault dans les années 70 pour les travaux de Deleuze et Guattari *sur et contre* les pouvoirs d'une certaine psychanalyse dont Freud serait le plus éminent représentant. Car c'est bien un anti-Édipe d'un genre différent que le philosophe entend à son tour écrire contre un certain Freud, lorsqu'il part à la recherche d'un autre « complexe » de relations de pouvoirs et de structures judiciaires faisant émerger la figure capitale du témoin véridique dans la trilogie de Sophocle :

« Il me semble qu'il y a réellement un complexe d'Oedipe dans notre civilisation. Mais il ne concerne pas notre inconscient et notre désir, ni les relations entre désir et inconscient. Si complexe d'Œdipe il y a, il ne se joue pas au niveau individuel mais collectif ; non pas à propos du désir et de l'inconscient mais à propos du pouvoir et du savoir. C'est cette espèce de « complexe » que j'aimerais analyser. »⁵⁶⁾

De manière générale, et à partir de *Surveiller et Punir*⁵⁷⁾ au moins, toutes ces années consacrées par Foucault à la généalogie des relations de pouvoir et aux pratiques de véridiction en Occident, jusqu'à *l'Histoire de la sexualité*, marquent une nette radicalisation de ses prises de positions vis à vis d'une psychanalyse dans laquelle le pouvoir de normalisation atteindrait son paroxysme et qu'il soupçonne de véhiculer jusque dans ses principaux concepts le double mythe d'une sexualité réprimée et d'une parole à libérer :

« Freud le savait bien. En fait de normalisation, il avait conscience d'être plus fort que les autres. Alors qu'est-ce que c'est que cette pudeur sacralisante qui consiste à dire que la psychanalyse n'a rien à voir avec la normalisation ? »

C'est ainsi que l'œuvre de Freud a relancé, peut-être mieux que toute autre et sous couvert d'une libération apparente, l'injonction séculaire apparue à l'époque classique « d'avoir à connaître le sexe et de le mettre en discours. »⁵⁸⁾ Dans sa généalogie des dispositifs de pouvoirs et de savoirs auxquels appartient l'archive freudienne, Foucault insiste d'autre part assez régulièrement sur la dimension politique implicite de la notion de « sur-moi » qui pourrait à elle seule servir de modèle aux structures panoptiques de contrôle et de normalisation d'un « pouvoir politique fonctionnant comme un grand surmoi »⁵⁹⁾.

Cela ne l'empêche pas pour autant de reconnaître et de saluer les effets de résistance et de libération effectives d'une psychanalyse engagée dans les luttes politiques de son temps et de s'interroger sur les stratégies de pouvoir des régimes ou des États qui en interdisent la pratique. Cette prise en compte de la complexité des situations réelles et des luttes de pouvoir est par exemple manifeste en ce qui concerne les différents usages politiques de la psychanalyse dans le Brésil des années 70 :

« (Foucault) Je crois pouvoir affirmer qu'il y a un psychanalyste au moins à Rio qui est conseiller en torture (...) Et pas un psychanalyste de bas étage, mais un personnage qui se réfère aux formes les plus sophistiquées de la psychanalyse actuelle... D'un autre côté, il est absolument certain qu'il y a là-bas des psychanalystes et des psychiatres qui sont *les victimes* de la répression politique. Et qui sont parvenus à prendre l'initiative d'actions en sens contraire, dans l'opposition. À la tête d'une manifestation très importante contre la répression au cours des années 1968-1969, on trouvait un psychanalyste de Rio. »⁶⁰⁾

Dans le contexte de cette explication mesurée, mais souvent polémique, de Foucault avec la psychanalyse et son inventeur, une hypothèse cette fois gratifiante et qui rend une nouvelle fois justice à la psychanalyse mérite d'être relevée. Cette hypothèse semble réactiver quelques-unes des intuitions de la préface à

Binswanger, quant au caractère d'exception quasiment anachronique de l'œuvre de Freud par rapport aux savoirs et aux pouvoirs de son temps. Il s'agit toujours en somme de cette fameuse « rétroversion historique » qui lui permet de conserver une distance vis à vis de certains schèmes de pensée évolutionnistes, apparus au milieu du 18^{ème} siècle, et qui la situe du même coup à contre-courant des discours de la dégénérescence, de l'eugénisme et de l'hérédité contemporains de la naissance de la « biopolitique ». Or c'est à ce discours et à ses dispositifs de pouvoirs normatifs, visant à rationaliser les problèmes posés à la pratique gouvernementale par les populations de vivants (santé, hygiène, et natalité, notamment.) que se sont largement alimentés les fantasmes nazis de la pureté de la race et du sang en même temps que la hantise de la dégénérescence⁽⁶¹⁾ et de la souillure. Il fallait donc bien reconnaître à Freud et à la psychanalyse, dans le jeu décisif qu'ils ont introduit entre la Loi et la norme, « l'honneur politique d'avoir été — à quelques exceptions près et pour l'essentiel — en opposition théorique et pratique avec le fascisme. »⁽⁶²⁾

Freud et la psychanalyse aux risques de l'autobiographie : un dialogue hétérotopique

— Jusqu'à présent nous avons fait comme si tes relations à la psychanalyse et à cet étrange médecin qu'était Freud n'avaient strictement rien à voir avec les aléas de ton existence. Rien à voir non plus avec ce qui, dans tes années d'étudiant, a pu t'intéresser à cette figure à la fois fascinante et suspecte pour toi du médecin, à son discours, à ses rapports aux corps et au langage...

— Et nous avons rudement bien fait ! Puisque tu parles à mots couverts de médecins et de malades, souviens toi que j'ai moi-même un type de maladie qui consiste à être incapable d'accorder des entretiens autobiographiques. Qu'importe qui je suis. Qu'importe qui parle

— Il t'est pourtant arrivé une fois de faire une entorse à cette règle...

— Tu veux parler de l'entretien de 1969 avec Claude Bonnefoy ? Certes, mais ce ne sont que des anti-confessions tout juste bonnes pour le théâtre. Heureusement pour moi, il n'en reste aucune trace écrite, aucune archive. J'y ai l'air de parler de moi mais ce n'est pas moi qui parle. Un autre que je ne connais pas dit des choses en mon nom et avec une autre voix. Il fallait bien donner le change. Il est vrai que j'ai toujours mis toute ma vie et toute ma personne dans mes écrits et que j'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels. Mais tu sais bien que j'ai toujours eu horreur de me raconter. Je laisse cela aux hommes illustres. Mon histoire personnelle n'a d'ailleurs pas grand intérêt et je préfère de loin la vie des hommes infâmes

— Pourtant quand tu reviens sur les rapports au médecin et à la parole dans ton milieu familial, quand tu parles de la folie comme d'une fausse maladie soignée par de faux médecins et qui échappe à la vérité du pathologique, quand tu situes ta pratique d'écrivain dans l'axe qui va de la mort à la vérité et de la vérité à la mort avoue qu'on pourrait quand même penser à...

— Je n'avoue rien. C'est vrai qu'il m'est arrivé de parler de la psychanalyse et du médecin Freud même lorsque je semblais ne rien en dire ou parler de toute autre chose. Mais il est pour moi essentiel d'en parler du dehors et sur ce point j'ai tenu parole. Je sais que mes travaux seront peut-être compromis par ce que je viens de te dire mais c'est ainsi. Cet entretien impossible n'aurait jamais dû voir le jour

— Mais il vient pourtant d'avoir lieu

— Au moins est-il court

Notes

- 1) Freud n'est évidemment pas pour Foucault la psychanalyse à lui tout seul. La préface à *Rêve et Existence* de Binswanger suffirait à nous le rappeler de même que cet extrait d'un entretien de 1961 avec Jean Pierre Weber : « — *Et la psychanalyse ?* — Vous êtes d'accord que Freud, c'est la psychanalyse même. Mais, en France, la psychanalyse, d'abord strictement orthodoxe, a eu plus récemment une existence seconde et prestigieuse, due comme vous le savez, à Lacan... — *Et c'est ce second style de psychanalyse qui vous a surtout marqué ?* — Oui. Mais aussi, et principalement Dumézil. » in *Dits et écrits*, Gallimard, 1994, T.I, p.168. Malgré tout, Freud et la psychanalyse apparaissent très souvent comme interchangeables dans ses propos (au point que certains de ses interlocuteurs, à l'instar de Jacques Alain Miller, s'en étonnent) comme si tout texte psychanalytique ne pouvait finalement s'écrire que depuis une sorte de différentiel freudien. Cette « couture énigmatique » entre un auteur et le discours qu'il instaure est par ailleurs problématisée par Foucault dans ses réflexions sur les « fondateurs de discursivité » — principalement Freud et Marx — qui « ont ouvert l'espace pour autre chose qu'eux et qui pourtant appartient à ce qu'ils ont fondé. » Cf. « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (1969), *Dits et écrits*, T.I, op.cité, pp.804-809.
- 2) « Nietzsche, Freud, Marx » (1964) *Cahiers de Royaumont*, t.VI, Paris, Minuit, 1967, pp.183-200. in *Dits et écrits*, Éditions Gallimard, 1994, T.I, pp.564-579.
- 3) Voir en particulier *Les anormaux*, Seuil / Gallimard, 1999 et *Le pouvoir psychiatrique*, Seuil / Gallimard, 2003.
- 4) Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Éditions Gallimard, 1966, p. 26. Au sujet de cette topographie équivoque du moment freudien chez Foucault, nous sommes bien évidemment redevables à la pénétrante lecture de Jacques Derrida (« Être juste avec Freud », in *Penser la folie*, Galilée, 1992, pp.141-195.)
- 5) Michel Foucault, « La psychologie de 1850 à 1950 » (1957) in *Dits et écrits*, T.I, op. cité, p.128. Foucault s'est donc montré très tôt sensible à la résistance de l'œuvre de Freud à toute lecture unilatérale.
- 6) Maurice Pinguet, « Les années d'apprentissage », *Le débat*, n°41, septembre-novembre 1986, p.126. Pour une première bibliographie des textes de Freud mentionnés par Foucault, voir « La psychologie de 1850 à 1950 » texte et op. cités, note 2. p.127.
- 7) Maurice Blanchot, *Michel Foucault tel que je l'imagine*, Montpellier, Fata Morgana, 1986, p.25. Blanchot relève malgré tout l'importance, pour le Foucault de *La volonté de savoir*, de la « *rétroversion historique* » opérée par Freud (*Ibid*, pp.55-56.).
- 8) Michel Foucault, *Maladie mentale et psychologie*, 1954, Presses Universitaires de France, note 2 p.37.
- 9) Il s'en explique dans un entretien de 1975 avec C. Bojunga et R.Lobo : « À vrai dire, je suis en train de faire une série d'études qui convergent sur quelque chose qui s'est passé à la fin du XIX^{ème} siècle : l'histoire de la folie, le savoir de la sexualité, une généalogie qui s'arrête à Freud. ». « Michel Foucault. Les réponses du philosophe », in *Dits et écrits*, T.II, op.cité, p.815.
- 10) Op.cité, p. 149. Lire également l'article de René Major évoquant cette présence diffuse mais insistante de Freud et de la psychanalyse « sur le mode de l'appartenance et de la non-appartenance au discours

- foucauldien ». René Major, « Folie et vérité de la psychanalyse », *Libération*, samedi 19 juin 2004.
- 11) Plon, 1961. Nous nous référons dans cette étude à la pagination de l'édition Gallimard (1972).
 - 12) Les guillemets sont ici de rigueur dès lors que, pour Foucault, l'œuvre de Freud désamorce la pertinence de cette distinction. Voir sur ce point « La psychologie de 1850 à 1950 », op.cité, p.128.
 - 13) Il y a sur ce point une homologie évidente entre Freud et Foucault dans leur distance affichée vis à vis de la philosophie et du statut de philosophe même si ce choix originel reste encore pour une part « philosophique ». Le mélange de défiance et de fascination inspirées par la figure du médecin et du psychiatre — tel que l'évoque notamment Foucault dans son entretien autobiographique avec Claude Bonnefoy (1969) — nous semble également important pour comprendre certains aspects de cette « ambivalence affective » vis à vis de Freud et de la psychanalyse. Nous y reviendrons au terme de cette étude.
 - 14) Principalement *Maladie mentale et psychologie* (1954) et l'Introduction à *Le rêve et l'existence* de Ludwig Binswanger (1954) — même si Foucault a pris par la suite ses distances avec ses deux textes, s'opposant à leur republication.
 - 15) Introduction à Binswanger, *Dits et écrits*, T.I, op.cité, p.70. L'arrière-plan saussurien de cette distinction entre parole et langage n'est qu'apparent car le langage chez Saussure ne désigne de façon générale que la faculté d'utiliser une langue. Quant à la parole elle peut-être définie comme l'énoncé d'un locuteur dans une langue donnée. C'est en réalité davantage au niveau de l'existence et de la matérialité des multiplicités discursives ainsi que sur le plan de la critique du substantialisme qu'il faudrait interroger les rapports entre Foucault et Saussure. Lire sur ces interférences possibles, à propos de la notion de « discours », l'article de Christian Puech, « L'émergence de la notion de « discours » en France et les destins du saussurisme » in *Langages*, n°159, septembre 2005, pp.106-108.
 - 16) Cette critique peut faire penser sous certains aspects à la distinction que fait Jung entre le signe et le symbole comme le rappelle à Foucault dans un échange ultérieur avec M.Baroni. Cf. « Nietzsche, Freud, Marx », op.cité, p.577.
 - 17) *Introduction à Binswanger*, op.cité, p.71.
 - 18) *Maladie mentale et psychologie*, op.cité, p.7.
 - 19) « La psychologie de 1850 à 1950 » (1957) in *Dits et écrits*, T.1, op.cité, p.127.
 - 20) « Les Mots et les Choses », entretien avec Raymond Bellour (1966) in *Dits et écrits*, T.1, op.cité, pp.501-502.
 - 21) Introduction à Binswanger, *Dits et écrits*, T.1, op. cité, p.69.
 - 22) *Ibid*, p.117.
 - 23) « La psychologie de 1850 à 1950 », in *Dits et écrits*, T.I, op.cité, p.129. Voir aussi *Maladie mentale et psychologie*, pp.99-101 (à propos de l'analyse des névroses de guerre) : « Freud voulait expliquer la guerre mais c'est la guerre qui se rêve dans ce tournant de la pensée freudienne. Ou plutôt notre culture faisait, à cette époque, d'une façon claire pour elle-même, l'expérience de ses propres contradictions. »
 - 24) Voir sur ce point l'importante conférence de 1964 sur l'histoire des techniques d'interprétation, « Nietzsche, Marx, Freud », in *Dits et écrits*, T.1, op.cité, pp.564-579.
 - 25) « Il faudrait rappeler la spatialité, après tout matérielle, à laquelle Freud a attaché tant d'importance, et qui étale le malade sous le regard surplombant du psychanalyste. » (*Ibid*, p.569.). L'existence matérielle des discours et des réseaux de signes a été, on le sait, une préoccupation constante de l'ontologie foucauldienne d'un bout à l'autre de son oeuvre. On peut écouter par exemple sur ce thème l'entretien autobiographique de 1969 avec Claude Bonnefoy (repris et interprété par Éric Ruf et Pierre Lamandé : « Michel Foucault à Claude Bonnefoy », CD, « À voix haute / Théâtre », Gallimard / France Culture, 2004.)
 - 26) Cette expression, utilisée en 1970 par Foucault en italiques dans la préface à l'édition anglaise des *Mots et les Choses* (Cf. *Dits et écrits*, T.II, op.cité, p.9.) anticipe sur celle d'« inconscient structural » qu'il abandonnera également vers le milieu des années 70 et dont il conteste les connotations freudiennes (Lire à propos des différences entre ces deux types d'inconscient, le débat de 1972 avec G.Preti — « Les problèmes de la culture. Un débat Foucault-Preli » — in *Dits et écrits*, op. cité, T.II, pp.373-374.)

- 27) *Maladie mentale et psychologie*, op.cité, p.23. Voir également, à propos de ces « fantasmes évolutionnistes dont Freud ne nous fait pas grâce », « La psychologie de 1850 à 1950 », op.cité, p.128.
- 28) Lire, à propos de ces travaux et de l'emprunt freudien, l'article de Émile Benveniste intitulé « Remarques sur la fonction du langage dans la chose freudienne » in *Problèmes de linguistique générale* 1, 1966, Tel Gallimard, p.78 sq.
- 29) Pas seulement toutefois, comme l'attestent les considérations sur la guerre et les névroses de guerre chez Freud dans la préface à Binswanger (op.cité, p.99 sq.)
- 30) Foucault, « Qu'est-ce que les lumières ? », in Rabinow (P.), éd., *The Foucault Reader*, New York, Pantheon Books, 1984, pp. 32-50. in *Dits et écrits*, T.IV, op..cité, pp.562-578.
- 31) *Préface à Binswanger*, op. cité, pp.94-98.
- 32) Lire notamment sur cette structure ontologique du dévoilement le texte de Heidegger intitulé « *Aletheia* » dans *Essais et conférences*, Tel Gallimard, 1954.
- 33) « La psychologie de 1850 à 1950 » (1957), in *Dits et écrits*, T.1, op.cité, p.158. En français, la citation latine peut être traduite littéralement de la façon suivante : « A défaut de pouvoir fléchir ceux d'en-haut / Du moins émouvrai-je l'Achéron. »
- 34) Sur l'usage équivoque de cette notion dans son rapport à la folie lire l'étude de François Gros, *Foucault et la folie*, P.U.F, 1997, pp.35-36.
- 35) *Histoire de la folie*, op.cité, p.40.
- 36) *Histoire de la folie*, op. cité, note 3 p.383. Voir également la page 398 sur la façon dont Freud a dégagé la folie du temps de l'histoire et de l'évolutionnisme.
- 37) *Ibid.*, p.360. Voir également *Maladie mentale et psychologie*, op. cité, p.82.
- 38) Freud, « Au delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968.
- 39) *Histoire de la folie*, op.cité, p.359. Relire également sur ce thème la *Préface à Binswanger*, op. cité, p. 94.
- 40) Tout en conservant les mêmes hésitations et les mêmes nuances que dans le premier chapitre de son livre, comme l'atteste la note 1 de la page 528 : « ces structures (profondes de l'objectivité dans la connaissance) persistent toujours dans la psychiatrie non psychanalytique, et par bien des côtés encore dans la psychanalyse elle-même. » (Je souligne)
- 41) Pour faire référence à la célèbre pièce du même nom de Jules Romains — *Knock* (1923) — qui donne à voir sur le plan littéraire et en trois actes la prise de pouvoir progressive d'un médecin transformant une ville entière en hôpital avec la bienveillance passive de ses habitants.
- 42) *Histoire de la folie*, op.cité, pp.529-530.
- 43) Nous ne souscrivons pas entièrement sur ce point à la lecture de Jacques Derrida qui insiste sur la dissociation définitive de ce couple à partir de cet ultime revirement d'*Histoire de la folie*, omettant toutefois de mentionner l'article de 1964 — « Nietzsche, Marx, Freud » — consacré aux techniques interprétatives qui restaure un certain lien entre les deux penseurs du point de vue d'une possible (mais problématique) expérience herméneutique de la folie. Cf. Jacques Derrida, « Être juste avec Freud », *Penser la folie*, Galilée, 1992, op.cité, pp.170 sq.)
- 44) Nietzsche, *Fragments posthumes* (Début 1888 - Début janvier 1889) in *Œuvres philosophiques complètes*, T. XIV, 1977, trad. de l'allemand par Jean-Claude Hémery. Édition de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, p.372.
- 45) Michel Foucault, « Nietzsche, Marx, Freud » (1964), op. cité, p. 571. Il est vrai que ce texte peut aussi être lu en partie comme une première esquisse de réponse à la conférence de Derrida, « Cogito et histoire de la folie », donnée en mars 1963.
- 46) Voir Nietzsche, *Volonté de puissance*, Gallimard, 1947, trad. G.Bianquis, tome I, livre 1, § 98 et 147, pp.65-66. et 81-82.
- 47) Salvador Dali, *Pensées et anecdotes*, Le cherche midi éditeur, 1995, p.18.
- 48) Dans le cadre d'une étude plus développée sur la relation de Freud à cet infini « démoniaque » et aux

- puissances de mort et de folie dont il est porteur, il faudrait relire attentivement et au regard de cette conférence consacrée aux techniques d'interprétation, les pages des *Mots et les Choses* portant sur la différence entre le cogito cartésien et le « cogito moderne » (dans le chapitre de « L'homme et ses doubles » intitulé « Le cogito et l'impensé », pp. 333-339.) ainsi que celles qui montrent comment, dans son approche de la finitude et de l'infini, la psychanalyse freudienne « déborde l'espace du représentable » (p. 385 sq.).
- 49) *Histoire de la folie*, op.cité, p.103.
 - 50) Sur la folie et la condamnation de l'oisiveté à l'époque du « grand renfermement », lire les pages 75 à 82 de *Histoire de la folie*.
 - 51) Cf. *Dits et écrits*, op.cité, T.II, pp.130-131.
 - 52) Sigmund Freud, « Une névrose diabolique au XVII^{ème} siècle » (1923) in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, pp. 269-315. En somme, une autre histoire de peintres et de démons...
 - 53) *Ibid*, pp.280, 291, 311 (sur l'inaptitude au travail et l'incapacité du peintre d'assurer sa subsistance de façon autonome).
 - 54) Cette image se trouve dans le texte de Freud à la page 270.
 - 55) Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Hommage à Jean Hyppolite*, P.U.F, 1971, p.170.
 - 56) Cf. « La vérité et les formes juridiques », (1973), in *Dits et écrits*, op.cité, T.II, p.553 sq. Lire également à propos de sa relation aux travaux de Deleuze et Guattari l'entretien de 1975 intitulé « Asiles, Sexualité, Prisons » (*ibid.*, p.779-815.) dans lequel Foucault réaffirme son accord fondamental avec ces deux penseurs, malgré quelques désaccords qui ne sont sans doute pas sans rapport avec la trace persistante chez Foucault d'un Freud intempestif jamais complètement récupérable par les pouvoirs de son temps.
 - 57) Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975.
 - 59) *Dits et écrits*, T.II, op.cité, p. 781. Dans son *Introduction à la culture japonaise* (P.U.F « Libelles », 2005), le philosophe japonais Hisayasu Nakagawa met à son tour en évidence ces homologues entre le schéma freudien de la deuxième topique et la structure architecturale imaginée par Bentham (« Du principe panoptique I », pp.64-69.)
 - 60) « Enfermement, psychiatrie, prison », dialogue avec Michel Foucault et David Cooper, *Cahiers trimestriels du collectif CHANGE* / « La folie encerclée », Seghers / Laffont, octobre 1977, pp.90-91.
 - 61) Sur l'émergence de cette pensée de la « dégénération » et sur la distance freudienne, lire notamment *Histoire de la folie*, op.cité, pp.395-400 et l'entretien de juin 1975 intitulé « Pouvoir et corps » in *Dits et écrits*, T.II, op. cité, p.758.
 - 62) *La volonté de savoir*, Gallimard, 1976, p.198.